

L'âme nomade



L'âme nomade

Little Neo

octobre 2009

<http://submoon.freeshell.org>

Myconautisme	9
Diginautisme	13
Alarme	19
Peep Show	21
Funchameleon	25
Ariel	31
Scarecrow	35
Phénix	39
Abdelkrim	47
Finding Murakami	51

Myconautisme

- voyage mexicain -

Daniel sonna. La porte s'ouvrit quelques instants plus tard.

« Entre, dit Victor. Ça va être fun. » ajouta-t-il après avoir inspecté le contenu du sachet posé sur une étagère.

C'est Patricia, la grande soeur de Victor, qui lui avait donné. Patricia travaillait le matin pour une entreprise qui vendait des imprimantes, et le soir dans un centre commercial.

« Il y a pas l'air d'en avoir beaucoup, dit Daniel.

– Ça te fera un anniversaire inoubliable, t'inquiète. » répliqua Victor.

Daniel sourit. Il avait fêté ses 16 ans la veille, et n'avait pas encore ouvert tous les cadeaux qu'il avait reçus à cette occasion.

« Je fais chauffer de l'eau, dit-il en remplissant la bouilloire.

– Vas-y, répondit Victor, affairé avec le lecteur CD.

– Tu sais, reprit Daniel, hier c'était sympa de ta part de m'avoir laissé avec Aurore.

– Tu rigoles, dit Victor. Cette fille est née pour te faire perdre tes sens. Je l'ai vu du premier coup d'oeil. Et comme c'est fini avec Mélanie...

– C'est incroyable, soupira Daniel. Son père est ambassadeur du Sénégal, mais elle a un détachement complet par rapport à ses responsabilités.

– Elle est quand même porte-parole de la commission chargée de l'éducation des orphelins, dit Victor. Alors qu'elle est comme nous encore au lycée!

– Elle a un regard tellement attachant. Je n'entendais presque pas ce qu'elle disait quand elle me parlait. »

Victor versa l'eau bouillante dans une théière dans laquelle il fit infuser un sachet de thé au jasmin. Il rajouta ce que Patricia avait donné à son frère, des petits champignons de couleur vaguement beige.

« À mon avis, vous êtes faits l'un pour l'autre. Sinon ça se passe bien au bahut ?

– Ecoute j'ai plein de contrôles, plus inutiles les uns que les autres, genre ça va me servir plus tard quand j'aurai un boulot.

– Ho, tu crois quoi, qu'on va t'enseigner la spiritualité ? Non, à 16 ans, l'important c'est de connaître par coeur la table de Mendeleïev.

– En tout cas dès que je trouve un job, je me barre. Ça doit être bon là, non ? »

Victor versa le thé dans deux tasses, qu'ils burent lentement. Puis ils se partagèrent les champignons ayant servi à l'infusion. Daniel remarqua que ceux-ci avaient un goût assez neutre, se rapprochant vaguement de ceux des champignons de Paris.

« On a un peu plus d'une demi-heure, dit Victor. On passe chez Tom faire un

PES ?

– Il est avec Nadia, je crois. Mieux vaudrait pas trop le déranger.

– Bon... Pause ! »

Daniel acquiesça et s'allongea sur un futon. La journée avait été fatigante, il s'endormit rapidement. Une demi-heure plus tard il fut réveillé par un bruit de tam-tam, quand il ouvrit les yeux il vit Victor jouant du djembé.

« Tu fais quoi, Victor ?

– J'éveille mon esprit animiste.

– Tu peux pas faire ça en piquant une poupée vaudou ? Là ça doit aussi éveiller tout le quartier.

– Tu crois ? J'espère que le voisinage manifesterà une certaine sensibilité aux appels des âmes égarées.

– T'abuses, Victor. Les gens ont pas que ça à faire de... »

Daniel marqua une pause. Il sentait une chaleur inconnue lui envahir le corps. Sa vue se brouilla.

« Tiens je crois que... » commença-t-il. Il ne finit pas sa phrase. Le sourire de Victor lui disait qu'il avait parfaitement compris.

Que se passait-il ? Les murs s'allongeaient, Victor lui semblait si loin à présent. Il dit quelque chose, mais sa voix résonnait, et oscillait en fréquence. Il imaginait des Mexicains avec des grands sombreros baignant dans un univers psychédélique, il voyait les personnages de *Grim Fandango* rire, ceux-ci disaient "Bienvenue dans les hautes sphères de l'esprit, Daniel. Tu n'es pas le premier à venir nous voir, et tu vas voir, ici on s'amuse bien !".

« À tout à l'heure, dit Victor.

– T'inquiète. » répondit Daniel.

Victor prit une télécommande, et alluma la mini-chaine. Une mélodie commença à résonner dans la pièce. Victor s'allongea sur le canapé et ferma les yeux.

Daniel regardait attentivement un mur. Celui-ci, d'ordinaire si uniformément blanc, était décoré de multiples arabesques.

Il ferma les yeux. Un afflux de formes colorées surgit ; peu à peu celles-ci laissèrent place à de vastes plaines verdoyantes, parsemées de grandes fleurs et de champignons géants. Il aperçut un arbre dont les feuilles formaient des motifs complexes, qu'il n'arrivait pas à identifier. L'arbre se noya rapidement dans un océan de couleurs duquel jaillit un immense château, entouré d'un lac peuplé de nénuphars, de hauts roseaux, et de lotus.

Daniel ouvrit les yeux, encore envoûté par ce déferlement de nappes visuelles. Il entendait la musique que Victor avait mise peu auparavant.

*Overhead the albatross
Hangs motionless upon the air
And deep beneath the rolling waves
In labyrinths of coral caves*

Echoes, de Pink Floyd. Les sonorités n'avaient jamais paru si divines, il ressentait intensément chaque accord, en harmonie avec les visualisations en relief qu'il avait devant lui. La mélodie était doublée d'échos lointains, comme si elle provenait d'une autre galaxie. Il regarda Victor, qui remuait lentement la tête. Chaque objet qu'il contemplait était enveloppé par une sorte de halo. Daniel se sentait trop faible pour se lever. Retournons dans les paysages luxuriants, se dit-il en fermant les paupières. Il se retrouva à nouveau dans une jungle chromatique qui défilait à vive allure. Peu à peu des plateformes apparurent, puis une longue route constituée de nuages. L'impression de planer atteignait son apogée. Une vague d'euphorie submergea alors Daniel, qui sentit les larmes couler sur ses joues. Les voies des communications célestes résident en permanence dans mon cerveau, pensa-t-il. Il se reprocha de ne pas avoir deviné ça plus tôt.

« J'ai déjà vécu un tel moment. » se dit-il. Mais quand ? Il essaya de puiser dans ses souvenirs, ses rares voyages. Mais il avait oublié.

Il s'écoula encore un long moment durant lequel Daniel fut bercé par les ondes veloutées qui le transportaient dans un monde de volupté et d'empathie. Lorsqu'il se réveilla, le lecteur CD jouait Purple Haze ; plus d'une heure et demie s'étaient écoulées. Victor était assis, le regard vide. La lumière était devenue blafarde, la musique était passée en arrière plan, pour faire place à un vrombissement permanent. Ce sifflement parasitait Daniel, plongé dans un flou d'idées contradictoires. L'atmosphère nébuleuse le mettait mal à l'aise, ses propres gestes le rendaient perplexe.

L'adolescent se tourna vers le mur. Il n'arrivait pas à détacher son attention du bourdonnement ambiant. La lenteur avec laquelle tournaient les aiguilles de l'horloge l'emplit d'une intense incompréhension. Il imagina un instant qu'il ne pourrait jamais reprendre une vie normale, mais cette perspective disparut rapidement. La scintillation des sources de lumière le rendait anxieux. Victor tendit une bouteille d'eau, Daniel la saisit et en but la moitié.

Peu à peu émergèrent des souvenirs que Daniel croyait définitivement oubliés. Il revit des personnes qu'il avait croisées au cours de son enfance. Ainsi tout mon passé est stocké dans mon subconscient, pensa-t-il. Ou bien est-il enregistré ailleurs ? Daniel se leva et alla se regarder dans un miroir. Il aperçut son visage, très pâle et légèrement creusé. Ses pupilles étaient dilatées et son regard lui paraissait vitreux. Ses bras décharnés. Il se retourna. Autour de lui, tout était immobile.

Tous ces gens qui se prennent au sérieux... Mais le monde n'est pas sérieux ! Non attends, le monde est sérieux, c'est moi qui suis sous cet effet hallucinogène, songea Daniel. En ce moment des gens naissent, des gens meurent, des gens vont travailler, d'autres font du sport... Et nous on est là à comater... Qu'est-ce que ça veut dire ?

« Viens on va faire un tour. » proposa Victor.

Ils descendirent péniblement les escaliers menant à la rue. Dehors il faisait nuit, et la lune se reflétait sur le macadam.

(juillet 2006)

Diginautisme

- voyage dans l'ère numérique -

C'est avec un sourire narquois que la caissière me rendit la monnaie, du moins me sembla-t-il. Ce n'était pourtant pas pour remplacer l'opium de mon grand ami Sherlock Holmes, qui se faisait fort rare en ces temps incertains et difficiles, que j'avais acheté ces bouteilles de bourbon. C'était dans le but de les offrir à la famille Simpleton, qui nous avait invités à dîner la semaine prochaine. Je quittai le magasin et hélai un fiacre, enfin un taxi comme on dit maintenant, afin de rentrer à Baker Street. Une fois arrivé, je poussai la porte et décidai de déposer les bouteilles à côté d'une pile de journaux. J'entendis alors la voix familière du meilleur détective de Londres résonner.

« Et quand vous êtes revenu chez vous, elle n'était pas là, disait-il.

– Voilà, répondit une autre voix, inconnue. Et plus tard j'ai reçu la feuille que je vous ai donnée tout à l'heure.

– Je vois. Mais, j'ai entendu la porte d'entrée. Watson, venez voir ! Je crois que cette affaire va vous intéresser ! »

J'entrai dans la pièce, et contemplai le spectacle d'une théière fumante autour de laquelle étaient installés Sherlock Holmes, fumant son inséparable pipe, et un homme d'une quarantaine d'année, l'air anxieux.

Ecoutez, rentrez tranquillement chez vous et reposez-vous, je vous appellerai lorsque nous aurons du nouveau.

« Je compte sur vous, acquiesça son interlocuteur.

– Ah, Watson, laissez-moi vous présenter Dino Veneziano. Voici le docteur Watson. » dit Holmes à l'adresse de notre hôte.

Nous nous serrâmes la main.

Docteur, dit Veneziano, ma fille Chiara a été kidnappée, j'ai reçu une feuille mentionnant l'adresse d'un site internet sur lequel j'ai vu une photo d'elle attachée ainsi que des consignes pour remettre une rançon dans moins d'une semaine.

« C'est affreux, dis-je.

– J'espère que vous m'aidez à la retrouver.

Holmes le raccompagna à la porte.

– Les indices sont très minces, mais nous ferons ce que nous pouvons, promit-il.

– Merci. Elle est tout ce qui me reste. » gémit Veneziano en s'éloignant.

« Que se passe-t-il, demandai-je.

– La fille de Dino Veneziano a été enlevée à un arrêt de bus, Watson. Il l'a quittée à peine cinq minutes pour aller acheter du tabac, quand il est revenu

elle avait disparu, et quelques jours plus tard il a reçu dans sa boîte aux lettres un message avec l'adresse d'un site internet. Nous avons regardé ensemble le site, il contient une photo de sa fille Chiara ainsi que les instructions relatives au versement de la rançon.

– Quelles sont-elles ?

– Déposer 100 000 livres en liquide placées dans un sac poubelle vendredi prochain à 2 heures du matin près du magasin de jouets de la place Hampton.

– Ne pouvons-nous rien faire ?

– Si, bien sûr. Attendre que les kidnappeurs viennent chercher l'argent et les suivre par satellite. Mais Chiara participe mercredi à un concours et nous devons la retrouver d'ici là.

– Auriez-vous une piste, Holmes ? »

« Le premier indice que nous avons, dit Holmes, est la feuille sur laquelle est imprimée l'adresse du site internet. »

Je haussai les épaules.

« Bien sûr. Les ravisseurs ont peut-être laissé des empreintes digitales, et en appliquant les 14 points du système Bertillon, il serait possible de croiser les empreintes présentes sur la feuille avec la base de donnée des fichiers d'empreintes relevées sur les bébés lors de leur naissance.

– Il n'y a aucune empreinte sur cette feuille, ni sur l'enveloppe, indiqua Holmes. Les auteurs ont probablement mis des gants. Mais je ne pensais pas à ça. Vous n'êtes pas sans savoir, Watson, que nous sommes entrés dans une ère technologique où l'information est présente au-delà des apparences.

– Et donc ?

– Passez la feuille au microscope en éclairant au laser 473 nm, dit Holmes. Ne remarquez-vous rien d'anormal ?

– Non, répondis-je après quelques secondes d'observation. À moins que... Si j'agrandis cette zone... Tiens c'est curieux on dirait un nuage de minuscules points jaunes.

– Exactement. Pour tout vous dire, ce que vous voyez est le résultat d'une étroite collaboration entre l'industrie des imprimantes et Interpol. Lorsqu'un document est imprimé, l'imprimante se charge en plus de dessiner sur la feuille une série de motifs microscopiques codant un unique numéro de série.

– Comme du braille ? demandai-je interloqué.

– Si vous voulez. Grâce à ce numéro de série qui constitue la signature de l'imprimante, nous pouvons remonter à l'identité de son acquéreur par l'intermédiaire du numéro de la carte bancaire ayant réglé l'achat.

– Hé bien, heureusement que nous sommes dans une fiction. » dis-je.

Holmes pianota quelques instants sur son ordinateur, puis dégaina son téléphone portable.

« J'appelle Scotland Yard. Ils vont me dire l'origine de l'imprimante, grâce à l'empreinte que je viens de leur envoyer. »

Une conversation téléphonique intense s'ensuivit, que Sherlock ponctuait de "je vois" et de "bien sûr". Il raccrocha quelques instants plus tard.

« J'ai l'adresse, dit-il l'air réjoui. Filons à Kensington Street. »

Quelques minutes plus tard nous sonnions à la loge d'un grand immeuble à la façade gris bleuté. Une voix retentit derrière la porte.

« Qu'est-ce que c'est ? »

– Bonjour, dit Holmes. Nous souhaiterions parler à Lord Vaughan. C'est bien son adresse ? »

La porte s'ouvrit.

« Lord Vaughan ? Oui, il habite dans cette résidence. Vous êtes ? »

– Sherlock Holmes, détective. Et voici mon associé le docteur Watson.

– Ah, je crois que j'ai déjà entendu parler de vous. Je vais vous ouvrir la porte qui mène à l'ascenseur. C'est au troisième, au bout du couloir.

– Merci, nous monterons à pied. Qu'est-ce que vous avez dans les mains ? demanda Holmes, intrigué.

– Ça ? C'est un baromètre. Un étudiant vient juste de me le donner pour que je lui dise la hauteur de l'immeuble. Il y a des gens, comme ça... »

Peu après nous frappâmes à la porte d'entrée de Lord Vaughan. Un vieux monsieur d'une soixantaine d'année ouvrit. Il nous examina des pieds à la tête.

« Oui c'est à quel sujet ? » demanda-t-il.

Holmes agrippa l'homme, et vint se placer derrière lui tout en lui faisant une clef de bras et en lui plaquant son Heckler & Koch contre la tempe.

« Nous savons tout. Où est Chiara Veneziano ? interrogea-t-il, menaçant.

– Qui ? demanda l'homme, tremblant. Je ne connais pas cette personne !

– Alors pourquoi la demande de rançon a-t-elle été imprimée avec votre imprimante ?

– Mon imprimante est cassée, gémit Lord Vaughan. J'ai voulu mettre des cartouches d'un fabricant alternatif, et l'imprimante l'a immédiatement détecté, elle a imprimé un message comme quoi il ne fallait pas mettre des cartouches d'une autre marque, que du coup elle s'était bloquée et qu'il me fallait l'emmener au service de dépannage du fabricant original.

– Montrez-nous ça, dit Holmes. »

Nous entrâmes dans l'appartement. Lord Vaughan nous conduisit à son ordinateur.

« Vous savez, je me suis fait pirater le mois dernier. Pourtant, je ne télécharge rien, et je ne vois pas comment j'aurais pu ouvrir un quelconque accès à ma machine.

– Vous n'aviez rien installé de particulier récemment ? s'enquit Holmes.

– Non, rien de spécial, simplement le logiciel de gestion des droits d'auteurs pour pouvoir lire les CD.

– Montrez-nous votre imprimante, soupira Holmes.

– Voyez. Comme vous constatez, elle est reliée par USB à...

– Ce n'est pas le modèle que nous recherchons ! s'écria Holmes. Où est votre HyperPrint ?

– Avec ma femme nous l'avons revendue lors d'une brocante, il y a quelques mois, dit-il l'air surpris.

- À qui ? demandai-je, prenant la parole pour la première fois.
- Mais... mais... je n'en sais rien.
- Quelle allure avait été l'acheteur ?
- Comment voulez-vous que je m'en souvienne ? s'exclama le sexagénaire.
- Je crois que je nous vous devons des excuses. » dit Holmes.

C'est la mine plutôt déconfite que nous redescendîmes les escaliers.

« Alors c'est fichu, dis-je.

- Mais il nous reste une autre piste : le site internet lui-même. Les personnes qui mettent à jour le contenu ont dû s'y connecter.

- Ne pouvons-nous pas tracer la localisation physique en examinant le binaire ? demandai-je. Ils font ça dans 24.

- Je ne crois pas, répliqua mon ami, l'air compatissant. Par contre nous pouvons remonter par whois aux personnes qui ont enregistré le nom de domaine.

- Oui bien sûr, c'est évident, dis-je, le ton peu convaincant, pendant que nous rentrions dans l'appartement de Holmes.

- En plus il est peut-être possible de vérifier les logs de connexions du serveur sur lequel le site est hébergé. Par exemple en nous créant nous-même un compte sur le service.

- J'allais le suggérer. » dis-je d'une voix faible.

Holmes tapa quelques commandes sur son ordinateur, j'entrevis des *whois*, des *last*, des *host*, mais tout cela allait un peu vite.

« Si vous refaisiez du thé, suggéra le détective.

- Avec joie, dis-je, soulagé de ne pas avoir à émettre un avis sur la suite des opérations. »

Quelque minutes plus tard, je retrouvai Holmes, l'air renfrogné.

« Nous n'avons pas affaire à des amateurs, Watson. Ils utilisent constamment des pseudonymes différents et se servent de chaînes de proxys en tunnel IP pour crypter leurs communications. Nous ne pouvons pas remonter jusqu'à l'ordinateur ayant créé et édité le site. Le coup de l'oignon...

- Oignon ? Holmes, j'ai du mal à voir le rapport entre votre histoire d'oignons et ces tunnels IP.

- Hé bien, fit mon ami, vous voyez, la sécurité informatique, c'est comme un oignon : plus vous creusez, plus vous avez envie de pleurer. »

« Nous voilà encore au point mort, dis-je d'un ton maussade.

- Vous avez raison, Watson. Nous avons fait le tour de tout ce qui pouvait nous mettre sur une piste, sans rien trouver de concret. Je vais appeler Dino Veneziano pour lui dire que j'abandonne.

- C'est la première fois que vous vous avouez vaincu, Holmes. Que se passe-t-il ?

- Il y a des situations, parfois, on ne peut rien faire.

- À propos, pour le repas chez les Simpleton, j'ai acheté deux bouteilles de bourbon.

- Parfait, Watson.

- Si seulement la photo de Chiara Veneziano publiée sur le site était en mesure

de nous fournir des indices sur le lieu de l'enlèvement...

– Il n'y a strictement rien sur cette photo, sauf Chiara et un mur tout blanc, vous l'avez vu comme moi.

– Et cette chaîne de proxies? Vraiment impossible de la court-circuiter?

– Hmm, réfléchit Holmes, en tenant compte du fait qu'une technologie comme Java relie directement le navigateur et le serveur, on pourrait envisager de... » Il s'interrompt. Son visage s'éclaira.

« Watson, vous êtes un génie! »

Je tâchai de prendre un air modeste.

« Oui, j'ai pensé que contourner ce canal crypté était le meilleur moyen de...

– Mais non, Watson! En examinant attentivement l'image présente sur le site nous pouvons retrouver l'appareil qui a pris la photo.

– Mais je croyais que le mur...

– Je ne parle pas du mur, je parle des bits de poids faible!

Encore du chinois. Cette affaire commençait à me dépasser.

– Des bits de poids faible?

– Avez-vous entendu parler de stéganographie, Watson?

– Pas vraiment, avouai-je. Ou peut-être pendant mes vacances sur l'île de Jersey où j'ai fait de la plongée...

– La stéganographie consiste à dissimuler une information secrète dans un message d'apparence anodine. Ainsi on peut assimiler le nuage de points jaunes que vous avez aperçu dans la demande de rançon à de la stéganographie. Un autre exemple est une lettre célèbre qu'a écrite George Sand à Alfred de Musset.

– Alors ça reste assez marginal, dis-je.

– En Ukraine, une chaîne de télé a trouvé un moyen de faire passer un message aux téléspectateurs en franchissant le filtre gouvernemental. Comme d'habitude, les superviseurs ont attentivement examiné le journal TV avant de donner leur accord pour qu'il soit diffusé. Mais ils n'ont pas fait attention à la deuxième présentatrice, parce que tout leur paraissait normal...

– Deuxième présentatrice?

– Oui, deuxième présentatrice, répondit Holmes. Celle qui présente le journal en langage des signes.

– Incroyable, fis-je. Mais le rapport avec notre enquête?

– En informatique, imaginez-vous qu'une image est une matrice de points, ou pixels, chacun étant représenté par 3 octets : les intensités respectives en rouge, vert, et bleu, du pixel. Prenons l'intensité en rouge, par exemple. C'est un nombre compris entre 0 et 255 codé sur 1 octet, c'est-à-dire 8 bits.

– D'accord, je vois, dis-je, perplexe.

– Maintenant, si je décide de n'utiliser plus que 7 des 8 bits pour désigner l'intensité en rouge, je peux stocker autre chose sur le bit de poids faible, et la nouvelle intensité ne sera différente de l'ancienne que d'une unité au maximum. Visuellement, la différence est quasi-indétectable.

– Cela fait donc 3 bits libres par pixel, n'est-ce pas? Mais qui pourrait utiliser un tel canal? Et pour stocker quelles informations?

– Une cinquantaine de pixels suffit pour placer dans l'image générée par un

appareil photo le numéro de série de l'appareil, ainsi que la date et l'heure de la prise de la photographie, dit Holmes, tout en pianotant frénétiquement sur son ordinateur. Bien sûr, c'est l'appareil photo numérique lui-même qui se charge de caser tout ça dans l'image qu'il produit. C'est le résultat d'une étroite collaboration entre les fabricants d'appareils photos et...

– Encore ? Mais c'est une idée fixe, Holmes, cette histoire de numéro de série unique !

– Ces processus d'identification et de traçabilité sont dérivés de la logistique, et vont exploser avec le développement des puces radio-fréquence. Allez, assez discuté, je rappelle Scotland Yard. »

Une lueur de satisfaction brillait dans les yeux du détective lorsqu'il raccrocha le téléphone.

« Trop facile, Watson. La photo a été prise avec un téléphone portable. J'aurai la localisation dans quelques minutes.

– Comment est-ce possible ?

– Les antennes-relais et les satellites de télécommunication fournissent en permanence les coordonnées des téléphones portables aux opérateurs de téléphonie. Ces données sont nécessaires pour le bon fonctionnement des communications ; tout d'abord une zone contenant les antennes les plus proches d'un téléphone est déterminée, puis la recherche au sein de cette cellule est affinée par triangulation.

– Mais comment est établi le lien entre le portable et la carte SIM ? Ah, le numéro de la carte SIM est également enregistré dans la photo !

– Vous voyez quand vous voulez. Ah, voilà le SMS avec les coordonnées demandées. Voyons ce que nous dit le satellite. Hé bien, je crois que c'est clair, c'est l'adresse de Moriarty. Watson, cette affaire est pliée, veuillez aller me chercher mon opium. »

(juillet 2006)

Alarme

- un exercice d'évacuation -

C'était un banal exercice d'évacuation des bâtiments en cas d'incendie, planifié par le directeur pour le lendemain 17h. Éric s'était dit qu'il programmerait l'alarme afin qu'elle se déclenche automatiquement, sans intervention humaine. Le meilleur moment pour cela était après la veillée, quand les jeunes seraient au lit. Le dîner s'était bien passé, de même que la veillée, une soirée *match d'impro* à la fin duquel les enfants avaient dû imiter les animateurs, ce qu'ils avaient fait avec un certain sens de la dérision.

Après Éric avait enclenché le rituel nocturne, qui consistait à faire en sorte que les enfants se brossent les dents, puis se changent, puis se couchent. Dans chaque chambre il avait raconté une histoire ; aux plus petits il avait parlé du mystère de la dame blanche, aux plus âgés il avait lu Sade. Après il était resté quelques minutes avec un des jeunes qui lui faisait part de son anxiété vis-à-vis de la relation qu'il avait avec une fille de la colo. Puis il avait fait un dernier tour d'inspection pour s'assurer que tout allait bien. Il avait alors entendu un des gamins raconter aux autres comment son grand frère avait passé la frontière hollandaise avec 200 grammes de cannabis planqués dans un pot de Nutella spécial anniversaire. Un des douaniers avait tenu le bocal entre ses mains. Les chiens n'avaient rien senti. Quelques minutes plus tard le silence régnait. Éric avait alors réglé le dispositif d'alerte pour le lendemain 17h.

Quand l'alarme sonna à cinq heures du matin, la première pensée d'Éric fut d'imaginer la réaction des parents des enfants lorsque ceux-ci apprendraient qu'un exercice d'alerte à l'incendie avait irrémédiablement détruit le cycle du sommeil de leurs trésors, à cause d'une erreur de programmation. Tout le monde se réunit dehors, les yeux rougis par l'interruption de sommeil, pendant que la sirène continuait à retentir. Il n'y avait pas de feu. Sur le coup, Éric ne chercha pas à déterminer les causes de l'événement mais chercha plutôt à en rattraper les conséquences. Il réfléchit à toute vitesse. Finalement il rassembla les enfants et les autres animateurs, qui le regardaient d'un drôle d'air. Il leur annonça qu'il s'agissait d'une fausse alerte, mais qu'ils avaient bien réagi, qu'aujourd'hui la journée allait commencer plus tôt que d'ordinaire, et qu'il s'agissait d'une occasion privilégiée dont ils devaient profiter.

Éric emmena le petit groupe sur la colline qui avoisinait le centre, et dit : « Les enfants, asseyez-vous et regardez le lever du soleil, et dites-vous que beaucoup de personnes ne l'ont jamais vu de toute leur vie. » Les enfants

s'exécutèrent, l'air perplexe. L'herbe était trempée mais Éric les avait amenés sur une petite parcelle boisée qui avait échappé à la rosée. Au bout de quelques minutes, une teinte rouge emplit lentement le ciel, et de l'horizon apparut l'astre solaire, qui inonda progressivement l'atmosphère de lumière. Malgré le réveil brutal, les enfants, les autres animateurs, et Éric lui-même, observaient le spectacle. Seule au monde à ce moment-là, la colonie toute entière contempla avec admiration l'aurore. Étrangement, pour chacun d'entre eux, le souvenir de cet instant ne fut jamais effacé.

(novembre 2006)

Peep Show

- l'interface du monde -

James reposa sa coupe de champagne sur la table en verre et se tourna vers Edward.

« Quand même, *l'interface utilisateur* du monde est extraordinaire! On vit en surface, sans avoir besoin d'aller comprendre les rouages internes du fonctionnement de la société.

– Personne ne pourrait comprendre le fonctionnement interne de la société, répliqua Edward.

– Mais tu trouves ne pas extraordinaire que dans chaque ville un minimum évoluée on n'ait même pas à faire 500 mètres pour trouver un savon à l'abricot? Que les circuits de distribution des marchandises soient si efficaces?

– Il y a derrière toute une logistique...

– Oui, mais nous n'avons pas besoin de la connaître. »

James fit une pause, la danseuse qu'il regardait depuis quelques minutes s'était rapprochée et s'était accaparé le pilier le plus proche de la table. Elle jeta un regard langoureux à James et commença à tourner autour du pilier d'un air provocateur.

« Parce que, ça ne pousse pas dans la nature, le savon à l'abricot. Il faut réunir tous les ingrédients pour le savon, puis les extraits d'abricot, les arômes, vérifier que tout est conforme aux normes. Après il faut l'emballage, en général c'est sous-traité, mais avec le prix du pétrole ça coûte cher!

– C'est normal, même les produits de consommation les plus simples sont technologiquement évolués.

– Et quand tu manges au restaurant, toute la nourriture de qualité, qui ne peut se conserver que quelques jours, la confection des plats à la demande, c'est toute une machinerie qui est en marche. Tu m'écoutes, Ed?

– Et ici, dit Edward, il y a les plus belles filles du quartier qui font le spectacle. Pourquoi sont-elles là? Grâce à un mécanisme social complexe, elles arrivent ici automatiquement. Et alors? Profite un peu, au lieu de faire de la dissection sociétale de comptoir. »

Edward versa du champagne dans les deux coupes vides. Il proposa la sienne à la danseuse, qui s'approcha du bord de l'estrade en tendant ses lèvres. Il la fit boire, en prenant soin de renverser quelques gouttes sur son cou.

« L'idée, c'est que chacun joue son rôle. Après, tu vis. Tu peux aller discuter avec chaque personne que tu rencontres en lui demandant sa fonction dans la société, comme dans un jeu vidéo. Mais tu n'es pas obligé, tu ne le fais que si tu en as envie. Et au bout du compte, tu vois que le monde dans lequel tu

évolues tourne, localement, globalement. Bien sûr ce n'est pas facile pour tout le monde, certains ont plus de chance que d'autres.

– Alors, les gens font pour le mieux, et en contribuant à leur propre vie ils contribuent à celle des autres.

– Ou la vampirisent.

– Ou la vampirisent, oui.

– Qu'est-ce tu crois, tu interagis avec des adultes. La construction d'une personnalité est quelque chose d'extrêmement sophistiqué, au fil du temps tu peux progresser en permanence, mais aussi régresser, ou bien rester sur place. Et tout le monde ne recherche pas la même chose. Il y a des gens qui en fait ne recherchent rien du tout, ou sont résignés. Le bonheur est un concept assez relatif, finalement.

– Par exemple, il y a des personnes, ou des groupes, qui sont déphasés en permanence du reste de la population, à cause de l'alcool, de médicaments, ou de substances psychotropes, qu'ils consomment régulièrement. Ainsi, d'une part ils sont démarqués de ce qui intéresse fondamentalement la plupart de leurs congénères, faisant preuve ainsi d'une certaine lucidité, ou d'une certaine inconscience. Mais d'autre part ce décalage engendre un manque de compréhension réciproque nocif pour l'harmonie générale. »

La danseuse s'éloigna, l'air atterré par la tournure du dialogue.

« J'ai discuté avec Igor l'autre jour, reprit Edward ; il m'a dit qu'il avait trouvé une solution pour son problème de mutualisation. Tu sais, il était dessus depuis un petit moment.

– Oui ?

– Hé bien, son idée est de permettre à un ensemble de personnes d'avoir accès à un ensemble de ressources en minimisant les coûts liés aux droits d'exploitation. En principe la diffusion de ces ressources est systématiquement limitée, car l'acquisition d'une oeuvre protégée est réservée exclusivement à l'usage individuel.

– Bien sûr, si plusieurs personnes veulent profiter de quelque chose, chacun doit payer le prix.

– Igor va créer une entreprise qui achètera des oeuvres, et faire en sorte que chaque investisseur soit pleinement titulaire des droits pour chacune d'elle.

– Comment ça ?

– À partir du moment où un particulier devient actionnaire de l'entreprise, le fait de posséder une action lui confère les droits d'accès à son capital, c'est-à-dire l'ensemble des oeuvres qu'elle possède. Tu combines ça avec le droit à la copie privée, et c'est gagné. C'est l'idée d'Igor.

– Bizarre, est-ce que ça vaudrait le coup d'investir ?

– Oui, d'autant plus qu'il compte par la suite subdiviser chaque action en plusieurs, chacune conservant le prix initial. La multiplication des pains, en quelque sorte.

– Et ?

– Et... la capitalisation est démultipliée, donc jackpot. À quoi ça sert de travailler toute sa vie quand on peut toucher le pactole en quelques semaines, je te le

demande. »

(novembre 2006)

Funchameleon

- l'âme nomade -

La vie de Lev Coreiev bascula le jour où il s'arrêta devant une machine à cartes de visites, environ trois mois après son licenciement. Quelques mois auparavant, Coreiev avait été engagé comme bagagiste à Roissy; son travail consistait essentiellement à charger et décharger les bagages des dizaines de milliers de voyageurs qui chaque jour transitent par l'aéroport pour aller à l'autre bout du monde. Valises, sacs de sports, malles, sacs à dos, constituaient le quotidien du jeune employé. Malgré la matérialité indéniable des objets auxquels il avait affaire, il avait peu à peu acquis l'impression que chaque bagage comportait en lui une part de l'aura de son propriétaire. Son collègue Manuel lui disait qu'il fallait être un peu bizarre pour croire à une liaison mystique entre une personne et ce qu'elle transporte, et qu'une valise, c'était une valise, point barre.

Très vite, Coreiev fut capable d'estimer la destination ou la provenance d'un vol uniquement aux bagages embarqués, sauf pendant les périodes de vacances où les corrélations disparaissaient. Quelques fois il repérait quelques incohérences, un jour il avait vu des skis embarquant pour Abidjan. Il arrivait également que les valises s'ouvrent pendant leur transport, et là divers objets hétéroclites se déversaient sous ses yeux : vêtements, livres, cadeaux, médailles...

C'est un mercredi soir que Lev Coreiev commit l'erreur qui allait lui coûter son poste. En venant récupérer des bagages en provenances de New Delhi, il aperçut un sac tissé en toile rouge recouvert par toutes sortes de motifs complexes, dont la splendeur l'émerveilla. La curiosité fut trop forte. Il arrêta la camionnette dans un endroit désert, et ouvrit le sac indien, qui n'était pas cadenassé. Le sac contenait un petit coffret en bois sculpté dont il s'empressa de vérifier le contenu. À peine le couvercle soulevé, il sentit un parfum enivrant envahir ses poumons et submerger son cerveau. Ce n'était pas l'odeur caractéristique de la myrrhe, ni du santal, ni de l'encens; c'était inconnu, oriental, divin. Lorsqu'il se réveilla le lendemain, son chef lui tendait sa lettre de démission.

Après son licenciement, Lev Coreiev avait essayé de travailler pour une compagnie de taxis sur Paris, basée à Athis-Mons. Il avait préparé et obtenu la licence de chauffeur, et constaté à quel point ce métier était incroyablement réglementé. Il avait minutieusement étudié les plans de la région, discuté des

raccourcis avec ses futurs collègues, ingéré les conditions des tarifs A, B, C, des sous-tarifs horaires et kilométriques. Il avait également appris que la compagnie gagnait beaucoup d'argent grâce à la ligne téléphonique sur laquelle ils faisaient attendre les clients au moins un quart d'heure en alternant sur le standard Robert Miles, Chostakovitch, et Shirley Bassey, pour les faire patienter à un coût exorbitant.

Son nouveau travail lui convenait. Sur la forme, ça ne changeait pas beaucoup. Au lieu de transporter des valises, il transportait des humains, voilà tout. En soi, c'était un métier plus social, lui disait sa femme. Il découvrit ainsi un bon échantillon de la clientèle ordinaire des taxis parisiens. Parfois, il ramenait des jeunes qui sortaient de boîte, complètement ivres, vers six heures du matin. Ceux-ci donnaient généralement un bon pourboire. Une fois il avait transporté un trio d'adolescentes quittant le *Cabaret Sauvage*, elles lui avaient laissé quatre fois le prix de la course.

Lev Coreiev apprit énormément de choses sur le monde pendant ses voyages, la plupart complètement futiles. Il n'entamait jamais la conversation, mais il répondait systématiquement quand les clients commençaient à parler. Il obtint des avis et des argumentaires défendant des partis politiques de tous bords, et en tira la conclusion philosophique qu'au fond, personne n'était foncièrement méchant, les différends provenant essentiellement de la méconnaissance et de l'incompréhension des autres. Conclusion dont il discuta avec sa femme, qui avait haussé les épaules, ainsi qu'avec une cliente ukrainienne au cours d'un intense échange sur les transformations de l'ex-URSS; elle lui avait finalement laissé sa carte de visite, estampillée du logo de sa banque. Beaucoup d'anecdotes, également. Un couple avait raconté comment la famille avait été victime d'un braquage après être montée dans un faux taxi au Brésil. Il restait toujours courtois. Lorsqu'un ingénieur lui avait expliqué dans ses moindres détails les différentes classifications des mâchefers et des goudrons utilisés pour la construction des routes, il avait acquiescé poliment. Parfois les passagers téléphonaient et dissertaient sur des sujets vraiment importants. Les conservateurs dans les aliments industriels. La supériorité du 4-4-2 sur le 4-3-3. La véritable année de naissance du photographe David LaChapelle. Le papier peint bleu marine ou bleu outremer.

Ironie de la vie, le destin de Coreiev bascula un soir qu'il amenait un client à Roissy. Il avait expliqué à son passager, un Caucasien d'une quarantaine d'années, à quel point il connaissait l'endroit pour y avoir travaillé récemment. Ce dernier s'était contenté de répondre d'un ton diplomatique que c'était très intéressant, et avait vaguement évoqué des retrouvailles avec sa famille. Coreiev avait laissé son taxi quelques minutes et accompagné son client à son terminal pour reconnaître les lieux. Il avait salué ses anciens collègues, dont Manuel. En revenant vers son taxi, il s'arrêta devant une machine fabriquant des cartes de visites, devant laquelle il était passé des milliers de fois. Il songea à la banquière ukrainienne. Banquière ? Il prit pour la première fois conscience du potentiel

de ce genre d'appareils, qui pouvait le transformer, du moins temporairement, en professionnel de n'importe quel domaine. Pendant qu'il considérait l'appareil, la machine à café adjacente tomba subitement en panne : le distributeur émis une tonalité discontinue, puis l'affichage indiqua hors service.

Quelques minutes plus tard, lorsqu'il ouvrit la portière de son taxi, il repéra immédiatement le sac de sport de marque à l'arrière, oublié par son client caucasien. Un instant, il imagina le sac rempli de liasses de billets. Il se dit que c'était un jour où la vie lui était révélée à un niveau supérieur, où de nouveaux pans de la réalité lui étaient dévoilés, entraînant de multiples basculements. Lorsqu'il ouvrit le sac, il éprouva une légère déception en découvrant son contenu, le néant. La sac était vide.

Si j'avais trouvé de l'argent, se dit-il, j'en aurais donné une partie à des gens qui en ont vraiment besoin. Dommage. Cependant, réalisa-t-il, de l'argent disponible, il en avait. La recette de la journée. Mais elle n'était pas destinée à être distribuée. Après tout, cet argent, il l'avait gagné en travaillant, il lui appartenait, il était donc légitime qu'il l'utilise pour son propre intérêt, non ? Pourquoi avait-il cette impression que cet argent n'était qu'une opportunité de l'utiliser le mieux possible, qu'il n'en était pas le réel possesseur ? Il préleva une partie de l'argent de la recette du jour et se dirigea vers un ATM situé à une centaine de mètres du parking, près duquel il avait aperçu une silhouette s'apparentant de loin à celle d'un clochard. Son observation s'était révélée juste, et quelques minutes plus tard Lev Coreiev s'apprêtait à donner l'équivalent d'une heure de son travail à un homme qu'il ne connaissait pas.

Une minute, songea-t-il. Pourquoi lui et pas un autre ? Pourquoi ce type en particulier ? Si je lui offre de l'argent ne vais-je pas créer une injustice vis-à-vis des autres qui n'auront rien ? Il faudrait procéder à une distribution plus équitable. Mais il serait impossible de satisfaire simultanément tous les gens ayant besoin d'argent sur Terre. Après tout, se dit-il, je me pose trop de questions. Je lui donne de quoi manger et ça l'aidera au moins pour la soirée.

Il se rapprocha du clochard et déposa deux billets dans le chapeau à côté de lui. Le clochard n'eut aucune réaction. Lev Coreiev resta un moment devant lui en attendant un quelconque signe de reconnaissance. Au bout de quelques minutes il se décida à dire quelque chose :

« Cette soirée est bizarre. J'ai l'impression d'être dans un jeu vidéo, et qu'il va se passer quelque chose : vous allez me donner une potion magique ou me conduire dans un local secret.

– Vous n'êtes pas dans un jeu vidéo. Pas de potion magique, pas de local secret. » Coreiev ne savait pas si le clochard avait effectivement répondu cela ou s'il avait lui-même imaginé la réplique, d'autant plus que son interlocuteur ne s'était pas départi de son immobilité. Il hésita à reprendre les billets mais s'abstint. Lorsqu'il raconta un peu plus tard cette aventure à sa femme, elle se contenta de dire qu'il avait payé bien cher cette triviale leçon de réalisme.

Lev Coreiev réitéra cette expérience de don à diverses occasions, au cours desquelles il rencontra toute une gamme de réactions différentes. Il apprit ainsi d'un mendiant assez jeune l'histoire suivante.

En enfer les repas se déroulent d'une manière bien spécifique. Les convives sont placés devant une table garnie de délicieux mets. Les plats les plus raffinés et les vins les plus exquis sont à disposition ; seulement les gens ont les articulations du coude bloquées et sont condamnés à garder les bras tendus. Ainsi ils peuvent saisir la nourriture mais ils ne peuvent pas la manger. La confrontation à ces plaisirs si proches et pourtant inaccessibles constitue un des supplices quotidiens des habitants de l'enfer. Au paradis c'est exactement la même chose, mais il existe une étincelle d'intelligence collective ; chacun nourrit son voisin d'en face, ainsi tout le monde trouve son compte.

Le jeune qui avait raconté cette histoire s'était montré très communicatif, contrairement au clochard de l'aéroport. Il avait exposé une critique acerbe des schémas de gouvernance globale, avec la fierté de sa condition d'*homme de ressentiment*. Le bonheur de chacun, tel qu'il est construit dans la société, avait-il dit, se fait à des niveaux très complexes aux dépens d'autres personnes. La conscience de ces mécanismes, ou du moins de leurs implications, devrait engendrer une certaine forme de culpabilité individuelle et collective. Heureusement, il y a la politique, qui, volontairement ou non, joue le rôle d'un agent de transfert de responsabilité et de culpabilité. Les politiciens se portent garants des problèmes de la société, en échange d'une carte blanche pour agir comme bon leur semble. Les alternances politiques et les changements sporadiques au sein des détenteurs du pouvoir font invariablement resurgir de nouvelles vagues de déresponsabilisation, et dans ces conditions il n'est pas étonnant d'observer un sentiment général d'impuissance si répandu.

Lorsqu'un système quelconque est établi, la rupture avec les fondements de ce système ne peut s'effectuer efficacement uniquement si elle est menée de façon progressive. C'est conformément à ce principe que s'opéra la lente déconstruction du système de convictions de Lev Coreiev, qui fut amené à faire évoluer ses conceptions de la circulation des flux monétaires et immatériels vers une vision bien plus dynamique, dans laquelle l'épargne et l'immobilisme devenaient des obstacles. Dans le même temps la femme de Coreiev supportait de moins en moins la volatilité croissante des rémunérations de son mari, et lorsque le divorce fut prononcé, un arrangement à l'amiable fut trouvé pour la garde de leur fille.

Carmen était une hôtesse de l'air argentine avec qui Lev Coreiev avait sympathisé lors de son précédent travail, essentiellement parce qu'ils fréquentaient quelques bars en commun. Elle vivait en colocation avec des compatriotes dans un grand appartement dans lequel il eut plusieurs fois l'occasion de se rendre après le divorce. Le jour où il remarqua la bouteille de vodka ukrainienne que Carmen avait elle-même importé de Kiev, cette dernière ne fit aucune objection à ce qu'il appelle une de ses anciennes clientes pour partager son contenu. Le vendredi suivant l'appartement de Carmen recevait la visite

de Dana Zvonareva, assistante en gestion de fortune pour le compte d'une grande banque asiatique. Ce soir-là Lev Coreiev évoqua son licenciement et son divorce en mettant en valeur les expériences positives qu'il avait pu tirer de ces événements. Mais surtout il donna les raisons l'ayant conduit à se séparer de sa femme, et le récit de ses transactions avec des clochards franciliens retint toute l'attention de Dana Zvonareva, qui en bonne professionnelle compara sa démarche avec l'investissement de capital-risque dans le financement de start-ups. Malgré l'originalité de l'histoire de Coreiev, son actuelle profession aurait dû empêcher Dana Zvonareva de chercher à lier une quelconque relation professionnelle avec lui, cependant la satisfaction d'avoir pu à nouveau apprécier de la vodka de son pays natal, combinée éventuellement aux effets du spiritueux, la conduisit à organiser la semaine suivante un séminaire sur le thème du don avec pour orateur un chauffeur de taxi, en la personne de Lev Coreiev.

L'exposé rencontra un accueil très mitigé dans le département de gestion de fortune mais eut le mérite de susciter quelques réactions au cours du buffet associé. Selon le bilan que dressa Dana Zvonareva, sa principale erreur était d'avoir axé la motivation des expériences sur la philanthropie plutôt que sur la perspective de profits; de ce fait une bonne partie de l'audience avait arrêté d'écouter au bout de dix minutes, lassée par une attitude si futile. Le manque de résultats tangibles avait également déçu. Finalement, comme de mise, les gens n'avaient retenu que les anecdotes.

Le discours de Lev Coreiev avait quand même été bien accueilli par quelques personnes, dont le directeur du département, qui l'avait invité, avec Dana, à dîner le jour même dans son pavillon. La soirée fut assez étrange, d'abord parce qu'il apparut que la femme du directeur était une cousine de Manuel, qui continuait à transporter des bagages à Roissy. Ensuite parce que lors de la visite du pavillon, le directeur mentionna qu'il réfléchissait à la future couleur du papier peint de la chambre de leur enfant à venir, et Lev Coreiev suggéra un ton bleu marine, ou, à l'extrême limite, bleu outremer. De toute évidence, avait-il affirmé, ce type de coloris renforcerait considérablement la personnalité du lieu en apportant une touche à la fois feutrée et céleste. Simultanément il avait tiré de sa poche intérieure une carte qu'il avait tendue à la femme du directeur, qui avait lu l'inscription "Lev Coreiev - Décorateur d'intérieur". Celle-ci l'avait remercié de ce judicieux conseil, et s'était étonnée de son double emploi de chauffeur de taxi et de décorateur.

« Je ne suis pas réellement décorateur, avait déclaré Coreiev. En fait j'ai sur moi toute une collection de cartes de visites avec différents noms et différents métiers. Je me suis entraîné à sélectionner la carte adéquate selon les circonstances.

– Manuel m'avait bien dit qu'il avait un collègue spécial, avait soupiré la femme du directeur. N'est-ce pas chéri ?

– Monsieur Coreiev, vous savez, je suis d'accord avec ma femme, ce qui est

rare. Y a-t-il une explication à tout ceci ?

– Monsieur Kiekermann, avait répliqué Lev Coreiev. S'il y a bien une chose que j'ai apprise avec les mendiants, c'est que, quelle importance que je sois décorateur, cordonnier, ou assureur ? Ce n'est qu'un métier, et on ne peut pas réduire une personne à son métier, ni à son statut. »

En prononçant cette phrase, le parfum que Lev Coreiev avait inhalé dans un obscur local de Roissy refit vivement surface dans son esprit, et il eut à cet instant même davantage confiance en l'avenir, car il savait que ses actions avaient été appréciées.

(décembre 2007)

Ariel

- l'illusion d'une illusion -

Ariel sourit à nouveau. Son regard se porta vers le cou de Jade et une lueur s'alluma dans ses yeux.

« Oh, tu es catholique.

– Oui, dit Jade.

– Moi je suis juif, confia Ariel.

– Avec le prénom que tu as, c'est très étonnant. Et tu n'as pas de petit chapeau sur la tête ?

– Une kippa ? Non, je ne suis pas très pratiquant, rit-il. En fait j'aime trop la vie pour ça !

– Tu aimes trop la vie, hein ? Je te souhaite que ça dure. Tu vois le couple de retraités, là-bas ? Ils ont l'air tout tristes. Est-ce que tu penses qu'ils aiment trop la vie aussi ? »

Ariel se retourna et observa le couple.

« Je ne sais pas. Ils ont l'air paisibles, mais on dirait qu'ils incarnent une certaine forme de désenchantement.

– Je crois que tu as raison. C'est peut-être l'âge. Arthur Schopenhauer a écrit que lorsque l'instinct sexuel est mort, le véritable noyau de la vie est consumé ; ainsi l'existence humaine ressemble à une représentation théâtrale qui, commencée par des acteurs vivants, serait terminée par des automates revêtus des mêmes costumes. »

Ariel recula légèrement sur sa chaise.

« C'est horrible de penser comme ça ! s'exclama-t-il. Oui, c'est bizarre. En fait dans le judaïsme, c'est plutôt le contraire. Lorsqu'un enfant naît, il est animé par l'esprit du mal, le *yetser hara*, et il est considéré comme un automate car il n'a pas la possession du libre-arbitre. Le *yetser hatov*, l'esprit du bien, entre à 13 ans, au moment de la bar-mitsvah. Il vient cohabiter avec l'esprit du mal, et l'enfant devient alors responsable.

– Il vient cohabiter ?

– Le *yetser hatov* et le *yetser hara* vivent en symbiose au sein de l'individu. Dit comme ça, c'est une vision un peu manichéenne, un peu simpliste. Il serait plus correct de parler de fusion. Comme dans *Prince of Persia*, si tu veux. Ou le yin et le yang. Les asiatiques ont toujours considéré que le bien et le mal étaient étroitement enchevêtrés, complémentaires, et qu'ils ne représentent en fait qu'une unique entité.

– Mais si ça se trouve, on est peut-être des automates toute notre vie ?

– Peut-être, dit Ariel. Mais je n'y crois pas trop. On a sûrement un mode pilote

automatique, mais ça ne doit pas être un état permanent. »

Ariel contemplant les yeux de Jade, l'air évasif.

« Car si le monde était purement mécanique, reprit-il, notre destin serait fixé à l'avance, et comme je te disais je ne crois pas au *kismet*. Et si le monde était totalement arbitraire, comment pourrait-on être responsable de ses actes ? Non, ni horloge ni nuage ; la seule issue, c'est que le libre-arbitre émerge de l'harmonie entre hasard et déterminisme. »

Jade écoutait en souriant. Elle but une gorgée du verre qui se trouvait devant elle.

« Ne fais pas trop le malin avec tes théories, Ariel, dit-elle. Car tu vois, le monde dans lequel tu crois vivre n'existe pas réellement. Ce n'est qu'un produit de ton imagination, c'est une illusion.

– Mais bien sûr, dit Ariel.

– Tout est faux, les gens, les arbres, les écoles, les cartes de crédit, rien de cela n'est réel. Si tu regardes bien autour de toi, tu devrais ressentir cette ambiance factice, cette atmosphère d'artifice.

– Aha. Alors tu n'es toi-même pas réelle, n'est-ce pas ? Donc tu n'as pas faim, donc tu vas me donner ton plat.

– Non, je dois manger pour maintenir le spectacle, dit Jade d'une voix douce. C'est une illusion, mais persistante, tu comprends ?

– Bon, écoute, comment dire... tu es sûre que ce n'est pas toi qui aurais, disons... »

Il fit une pause, passant la langue sur sa lèvre supérieure, puis reprit : « l'illusion d'une illusion ?

– Je comprends ton scepticisme, dit Jade. Mais, crois-moi, toute cette construction, bien que sophistiquée, n'a pas d'existence matérielle.

– D'accord, soupira Ariel. Je ne suis pas un extrémiste de la réalité. Je veux bien envisager que ce que tu dis est possible. Mais qu'est-ce que ça change ? Je veux bien admettre que nous sommes là tranquilles dans un univers fictif et même que nos âmes demeurent dans un lointain monde éthéré, mais tu comprends, ici, je n'ai rien d'autre. La vie que je mène, c'est mon cadre, mon paradigme. »

Jade se rapprocha d'Ariel.

« Tu sais, comme dit Chateaubriand, chaque homme porte en lui un monde composé de tout ce qu'il a vu et aimé, alors même qu'il parcourt et semble habiter un monde étranger. »

Le téléphone de Jade se mit à sonner. Elle piocha dans son sac à main à la recherche de son portable, qu'elle récupéra après quelques secondes. Elle jeta machinalement un regard à l'écran du téléphone, celui-ci était complètement vierge. La sonnerie ne s'arrêtait pas.

« Je dois y aller, dit Jade. J'espère qu'on se reverra bientôt.

– Quoi, déjà ? »

Une expression de peur s'était emparée du visage d'Ariel.

« Attends, il n'y a pas que les idées pseudo-spirituelles dans la vie ! dit-il. Il y a

aussi le plaisir physique ! Allez, reste encore un peu.
– Arrête. Tu savais que je partirais tôt ou tard. »
Jade disait cela en riant, mais sa voix dénotait une certaine tristesse.
« C'était ton destin. » répondit Ariel.
Ils restaient assis. La sonnerie était de plus en plus intense.

Jade ouvrit les yeux. Il était sept heures.

(août 2008)

Scarecrow

- a straw world -

"I don't feel this night, Roby."

"It's OK, Paul. Don't think about them. Take it as a game. Think about the money."

"But it *is* a game. And by the way, money is overrated."

"Indeed it is", said Roby. "OK well, imagine that they are not real. They are ghosts, and if you have the guts, your will will overcome them. They won't be able to do anything against us."

"Sometimes reality hurts. Here comes Ahmed. Hey Ahmed!"

A shadow was approaching, stretching its neck.

"Ready guys?" asked Ahmed Eastman with a warm smile. "Tonight's an important night, my friends."

"Yeah, we're ready", answered Paul Spode. "Tonight's the night."

"Tonight's the night, you said so. See you guys!"
Ahmed left.

"You can imagine whatever you want", said Paul, "reality still stands here."

"No, it's your perception that doesn't change. Once you understand that what surrounds you is the product of your thoughts, reality changes."

"What surrounds me actually creates my thoughts, and allows me to have a set of beliefs. Not the opposite."

"OK. In fact your environment and your thoughts are mutually feeding each other but anyway. So you believe that you're a passive human being in the world, a world that you observe, that you contemplate. I maintain that if you believe that they are ghosts, that they don't have any power, it will be the case, because you create your reality, that is, *the reality*."

"But do you say that seriously Roby? You know they're not ghosts, they are human beings like us. We're living in the same world."

"In the same world? Not so much. Cause you see, what you call "world" has no concrete reality. It's just a straw man, a scarecrow, for a phenomenal set."

"Yeah well, phenomenal set or not, please allow me to call it "world". Nevertheless what you say is nonsense. Within your mindset, there is no world and everything is a straw man. But let me tell you, not all straw men are the same, hence we invented names to label them. It doesn't matter whether they actually do exist or not. I may not exist, great, but I don't care, I still enjoy life. If you believe you don't exist feel free to kill yourself, as it won't change anything, will it?"

"If I commit suicide, I'll destroy my reality. I'll destroy the whole universe."

"I don't think so. Don't worry, we'll survive."

"Like dream characters, you'll disappear."

"I systematically discard every theory promoting the idea that reality is a dream or an illusion. People supporting such speculations live in a bubble. Or rather, if I may say so to stress how childish these kinds of considerations are, in a bubble gum. So this is what you're thinking. We're fake people in a fake stadium playing a fake game."

Paul Spode opened a bottle of mineral water.

"And drinking fake water."

Roby closed his hands, and opened them again.

"You're rational. Way too rational. Built with certainties. It seems you kinda need some evidence. In this case, I would suggest you to do drugs. You'll change your mind. What I'm explaining to you is not childish, it's awareness. But to get it, you have to find it yourself. I'm just giving some hints."

"Jeremiah used to do drugs. Do you notice how he lives in a parallel world? Or a perpendicular world, I don't know. Remember his so-called alter ego, he called her Susy. I suspect she only existed in his imagination, poor guy. Patricia too did drugs. She told me once: "Among all the things drugs made me lose, my intelligence is what I miss the most". You know. I prefer to be a happy fool than an "enlightened" junkie."

"I guess you should try for yourself."

"I already tried. Yes, I tried. Listen. Dreams and drugs may suggest you that the world surrounding you is only in your mind, but in no way offer any kind of proof. You won't find any proof. The question of the existence of an external world is not relevant to knowledge, but to faith, and believe me you have absolutely no interest in choosing solipsism."

"Oh really? Why not? From the solipsistic point of view nobody exists except you. The world isn't several billions years old, nor six thousand years old. No, the whole is your age, and it's your very own sparring partner. The whole world revolves around you, you're not a simple pawn, you're *special*. And this makes me feel happy and helps me to take initiatives."

"You don't understand. Solipsism is another word for egoism, and egoism is the royal road to selfishness. I mean, you don't mind consuming, polluting, destroying, nothing matters to you since when you die everything disappears. You don't have to be preoccupied about leaving a healthy planet to your children. Ethical hedonism will make you think "it's my duty to be happy and I don't care about the others"."

"In a sense, it's a way towards happiness like another, isn't it?"

"There's always a way... there's always a price to pay. I suppose someone who wants to know intense happiness has to know intense distress too."

"I guess, there is more than one way to do it."

"Probably. Some people find happiness in objects, some others in their work, or in love."

"Objects don't contribute to happiness, or very little. Acts, friends bring happiness, but not objects. Sorry."

"This is typically a speech from someone who did never miss anything. Without a roof, without food, without water, you would be miserable. And you know what..."

Paul Spode's attention focused behind Roby. A man was crossing the corridor, visibly in an infuriated state.

"Paul, Roby, what the fuck do you think you're doing? If you're not on the field in ten seconds you're out of this game! It's not the time to discuss! Jesus, grow up guys!"

A few minutes later, a voice was resonating in the stadium.

"...slightly raining. And here is the list which was communicated to us by coach Frank Costello. Goalkeeper: Carlos Mancuso ; Left Full Back: Robert Vane ; Center Back: Michael Milk ; Center Back: Ahmed Eastman ; Right Full Back: Jeremiah Busner ; Defensive Midfielder: Lukas Mann ; Left Side Midfielder: Juan-Felipe Nasar ; Right Side Midfielder: Conor Matthew ; Offensive Midfielder: Arthur Beaumont ; Left Forward: Paul Spode ; Right Forward: Edgar Amundsen. Tonight's eventual winner will conquer the top position before the last day of the championship, which will be held, I remind you, next Saturday. Ladies and gentlemen, we hope you'll enjoy the game!"

(October 2008)

Phénix

- une seconde d'inattention -

Enfin, le dernier jour de cours. Puis les vacances. Toutefois, la prochaine étape, la Terminale, ne promettait rien de meilleur. Pourquoi devaient-ils aller à l'école ? Était-ce pour libérer le temps des parents, l'éducation se contentant d'être la façade d'une garderie ? Était-ce une machine à lobotomiser, rendant dociles et serviles les futurs adultes s'y présentant, ou une incubatrice de citoyens responsables et cultivés ? Difficile à dire.

Pour ce dernier jour, toute la classe avait décidé de se teindre les cheveux. Les professeurs s'étaient montrés plutôt réceptifs à cette opération excentrique, et avaient opté pour des activités basées sur la détente, à l'exception de la prof de sciences nat, qui avait mis un point d'honneur à finir le programme officiel pile durant les dix dernières minutes du cours. Cela n'avait pas empêché, de la part de plusieurs enseignants, quelques remarques sarcastiques en direction de certains élèves, concernant les perspectives à affronter durant l'année à venir.

Aussitôt l'ultime sonnerie déclenchée, Daniel quitta cette vénérable institution qu'était son lycée, pour se diriger vers le Barracuda, lieu sordide dont le patron faisait preuve d'une tolérance aussi douteuse qu'illégale concernant la consommation d'alcool par des mineurs.

Daniel n'était pas venu là par hasard. Il avait rendez-vous. En entrant dans le Barracuda, il jeta un coup d'oeil à sa montre, regarda autour de lui, et pris note des différents éléments s'offrant à lui : l'aménagement, l'éclairage, l'aquarium, la décoration, les personnes. Ayant appris que Robert Monroe avait revendiqué avoir vécu 200 ans au cours d'une unique nuit, Daniel s'était mis en tête d'essayer de ralentir le temps au cours de ses rêves, en tentant d'influer sur la cadence de l'horloge maîtresse de ses aventures nocturnes. Cela impliquait une certaine discipline durant sa vie éveillée, incorporant de tels *reality checks*. Après s'être focalisé sur divers détails spécifiques du bar, il en enregistra une vision globale, photographique, à la manière des pratiquants de taiji quan. Il esquissa ensuite quelques pas vers une table, où se trouvait installée sa copine Sarah. Les yeux de Sarah étincelaient, ce qui réjouit Daniel. Sarah était juive, toutefois ses dreadlocks semblaient indiquer qu'elle était peu encline à un strict respect de la pratique religieuse. À la table étaient également présents Nadia, qui elle était musulmane non pratiquante, et Thomas ; deux amis de Daniel, également en vacances ce soir-là.

Les premières pintes arrivèrent quelques minutes plus tard. Ils burent à la fin des cours, aux vacances, à la vie. Tout en discutant, ils enchaînèrent assez vite sur une deuxième, puis une troisième tournée. Leurs projets pour les vacances étaient dans l'ensemble au point. Nadia et Thomas allaient passer le BAFA, tandis que Sarah et Daniel répèteraient avec leur groupe ; Daniel était à la batterie, Sarah chantait. Puis ils rejoindraient leurs familles respectives à diverses destinations.

Ils essayèrent d'ébaucher un plan pour se voir pendant les vacances, mais au fond, ils se rendaient bien compte que les difficultés matérielles étaient à ce moment insurmontables. Tant qu'ils étaient mineurs, la société leur interdisait à peu près tout, à tort ou à raison ; toujours est il que pratiquer une activité autonome de manière légale leur était quasiment impossible. Ils décidèrent de remettre ça à l'année suivante.

Daniel finissait sa troisième pinte, et il sentait qu'il devait évacuer ce qu'il avait bu. Il se leva, fit quelques pas, et descendit un escalier sombre situé à droite du comptoir. Aussitôt, il fit face à deux portes blanches familières, éclairées par des néons grésillants. L'une affichait le symbole d'une fille munie d'une jupe, l'autre celui d'un homme élégant portant chapeau et canne. Sous le logo une main inconnue avait inscrit ces mots au marqueur noir :

*There was a man who gave up
Smoking drinking and sex
He lived healthy right up
To the time he killed himself*

Daniel franchit naturellement la porte du type en haut-de-forme. Quelqu'un chantait d'une voix mal assurée. Le jeune homme se débarassa de la bière qu'il avait accumulée, et avant de remonter se regarda dans la glace. Il avait les yeux brillants, il était prêt à affronter le monde. Cependant il ne remonta pas les escaliers quatre à quatre, mais calmement, une marche après l'autre. Une fois au niveau du bar, il entendit une voix familière derrière lui.

« Ah, Daniel, sympa avec tes cheveux verts. Tu défends la cause des orphelins de guerre ? »

Daniel tourna la tête.

« Comment ça va, Victor ? Salut, Alexis. »

En apercevant son ami si jovial, Daniel sourit. Victor lui tendit un verre rempli d'un liquide transparent, mais trouble et constellé de feuilles de menthe et d'écorces de citron vert.

« Je t'ai pris un mojito, pour fêter la fin de l'année. »

Alexis souleva une invisible casquette pour saluer Daniel. Puis ils rejoignirent la table, et parlèrent de musique post-rock. Daniel avait un peu d'argent, gagné en livrant des croissants et du café chaud le matin à divers retraités du voisinage. Il offrit ainsi une tournée de sex on the beach ; car l'argent ne sert-il pas à être dépensé afin de faire plaisir à ses amis ? Cependant Daniel n'était à partir de là plus vraiment maître de ses mouvements et de ses actions, et c'est sans vraiment y réfléchir qu'il commanda une autre tournée. Au moment où celle-ci arriva, l'adolescent réalisa que le monde était un bien bel endroit, et que la vie valait la peine d'être vécue. En un mot il était *heureux*.

Tom regarda sa montre et fit signe à Nadia. Ils se levèrent et souhaitèrent bonnes vacances à tout le monde. Daniel tenta de les retenir quelques minutes, sans succès. Alexis demanda à Sarah et Daniel leur programme pour la suite de la soirée. Comme ils ne savaient pas trop, il leur proposa de manger dans une petite pizzeria de la place, après quoi ils iraient tous ensemble en boîte. Pour Daniel, ivre, et Sarah, qui semblait le suivre dans cette voie, c'était le plan parfait, et même au-delà du parfait. Le patron du Barracuda, constatant que la table de Daniel lui rapportait pas mal d'argent ce soir-là, offrit à chacun un shooter pour les remercier de leur fidélité. Ils avalèrent le shooter en quelques secondes, avant de prendre poliment congé.

La pizzeria était remplie, mais Sarah, Daniel, Alexis, et Victor eurent la chance d'arriver au moment où une table de quatre s'apprêtait à partir. Alexis commanda une pizza hawaïenne, Victor une pizza texane, Sarah des lasagnes végétariennes, et Daniel des tagliatelles au saumon. Alexis, qui était majeur, offrit le vin, un Montepulciano de Abruzzo. Victor était également majeur, il avait quitté le système scolaire et gagnait sa vie grâce à des petits boulots à gauche à droite. Il fit remarquer que Sarah et Daniel seraient bientôt en âge de voter, et leur conseilla de ne pas prendre ce statut à la légère.

Le trajet en voiture jusqu'à la discothèque dura une quarantaine de minutes. Pour l'ambiance, Alexis avait mis un CD de hardstyle sur l'autoradio. Enfin, ils s'arrêtèrent sur un parking assez délabré, et Victor prit une bouteille de vodka et un pack de jus d'orange qui se trouvaient dans la boîte à gants, en compagnie d'un atlas et de quelques verres en plastique. Alexis ne but pas, car il devait conduire pour le retour, mais les trois autres en profitèrent allègrement. Au moment où ils descendirent de la voiture un bruit sourd de basses résonna à leurs oreilles. Il n'y avait rien autour de la boîte, qui était cernée par la nature. En se dirigeant vers l'entrée Daniel repéra quelques personnes stationnées, semblant attendre.

Le videur avait regardé Sarah et Daniel d'un oeil suspicieux, mais n'avait pas demandé leurs papiers et les avait laissés entrer sans histoire, après leur

avoir tamponné une marque invisible sur l'avant-bras. Il n'y avait pas encore beaucoup de monde ; ils se rendirent à la salle la plus sympathique musicalement et s'installèrent sur des canapés en velours. Daniel, qui ne fumait pas d'ordinaire, accepta une cigarette d'Alexis. Victor montra des photos que son cousin avait prises au Népal, alors que la salle se remplissait petit à petit. Daniel et Sarah commençaient à comater, à cause de l'alcool ; ils allèrent alors sur la piste pour bouger un peu. Daniel dansait comme un pantin en transe, sur la musique hardcore ; à un moment il s'arrêta complètement pour embrasser Sarah, sur le coup il trouvait en effet l'ambiance romantique et propice à ce genre de choses. Pendant ce temps, Victor était allé au bar, et quand il revint il trouva Alexis très pâle, son téléphone à la main. Daniel avait quitté la piste pour les rejoindre, et Alexis déclara que sa petite soeur, Johanna, avait été percutée par une voiture et se trouvait aux urgences. Victor décida de l'accompagner. En temps normal Daniel aurait fait de même, mais Alexis ne voulait pas gâcher ses vacances, et dit que Daniel et Sarah feraient tout aussi bien de rester, d'autant plus qu'ils étaient arrivés il y a moins d'une heure. Se posait le problème du retour, mais Daniel assura qu'ils pourraient sans problème appeler un taxi.

Le départ précipité d'Alexis et de Victor laissa un grand vide, ainsi que des boissons non consommées que Victor venait tout juste de ramener. Daniel but tout frénétiquement, et à cet instant il réalisa qu'il lui fallait davantage que de l'alcool. Il vivait hors de son corps, qu'il ne contrôlait plus, et c'est mécaniquement, tel un zombie, qu'il sortit de la discothèque et se dirigea vers les silhouettes parquées à l'extérieur, qu'il avait aperçues avant d'entrer. La transaction se fit presque sans échanger une seule parole, et dès qu'il eut donné les billets, il reçut une sorte de papier buvard et une pastille. Leur consommation dura environ une seconde, mais quelques instants après, Daniel, dans un très court accès de lucidité, regretta immensément son geste, et fut pris d'une brève panique. Pourquoi avait-il fait une chose pareille ? Ce minuscule instant d'inattention allait lui coûter cher, très cher, il le pressentait. Maintenant, le temps comptait, il devait partir immédiatement avec Sarah. Il rentra dans la discothèque, après avoir présenté son tampon fluorescent. Il chercha son amie du regard, mais elle n'était plus sur la piste. Il erra dans tous les recoins, effectuant plusieurs passages, sans la trouver. Il sortit à nouveau de l'établissement ; le parking était à l'extrémité d'une route qui se trouvait à la lisière d'un bois. Peut-être était-elle allée prendre l'air ? C'était peu vraisemblable, car il faisait vraiment très froid et elle n'aurait pas quitté les lieux sans le prévenir. Daniel prit son portable et composa fébrilement le numéro de Sarah, après avoir constaté que sa batterie était bientôt épuisée. Aucune réponse ; son mobile était apparemment éteint. Après avoir exploré le parking en vain, il décida alors de s'assurer qu'elle n'était pas dans le bois, et il engagea quelques pas dans un sentier. Il fut rapidement découragé par l'obscurité, et retourna dans la discothèque.

Daniel se dit qu'en dernier recours, quelqu'un l'avait peut-être vue. L'adolescent tira de son portefeuille une photo d'identité de sa copine, en deman-

dant aux personnes qu'il croisait si cette tête leur évoquait quelque chose. Il se rendait très vaguement compte que sa voix était tremblante et qu'il répétait souvent plusieurs fois les mêmes syllabes. Les gens se contentaient de hausser les épaules, ou l'ignoraient. Il entra dans les toilettes pour filles, mais ne la vit pas. Il en profita pour se passer de l'eau sur le visage, et, se remémorant son objectif d'arrêter le temps, resta de longues minutes ainsi. Le cri d'une fille qui venait d'entrer le réveilla.

Lorsqu'il retourna dans la salle principale, la musique avait changé. Elle était plus intense, plus profonde. Daniel sentait son corps entrer en harmonie avec les basses, et les vibrations de l'air transmises par les membranes des hauts-parleurs le caressaient. Les notes convergeaient en volutes colorées qui s'élevaient et tourbillonnaient dans la pièce. Au fond, il avait tort de s'inquiéter, il pouvait rester un peu à apprécier la musique, et Sarah finirait par réapparaître d'un instant à l'autre. Les gens autour de lui avait pris une allure plus féline, plus carnassière.

Tout en cherchant des yeux Sarah, Daniel dansait, de façon désarticulée. Il voyait l'ambiance de la salle se géométriser, malgré le fait que cela ne voulait pas dire grand chose. La scène évoluait au rythme d'un invisible stroboscope, comme si le monde auquel il faisait face était continuellement détruit et recréé. Il était asphyxié par les effluves des parfums dont les autres clients s'étaient vaporisés, comme si chacun avait vidé tout son flacon. Soudain Daniel aperçut Sarah, près d'un des bars, discutant avec un inconnu. Il en ressentit un immense soulagement, et un frisson de bonheur le parcourut. Puis un doute : était-ce vraiment elle ? Il ne la voyait que de dos.

Il avança précipitamment vers l'ombre, et du coup heurta quelque chose et tomba. Il sombra dans l'inconscience.

Daniel baignait dans ses souvenirs. Dans la verte prairie recouverte de fleurs luxuriantes, dans l'herbe épaisse, se cache un précipice abyssal... ils refusent de voir la vacuité humiliante qui se cache derrière la façade aux couleurs vives créée par la vision illusoire qu'ils ont d'eux-mêmes construite ils ne réalisent pas que cette façade est dépourvue de toute originalité... Ces mots que l'adolescent avait lus autrefois revenaient aujourd'hui.

C'est la pluie qui ramena Daniel à la réalité. Il ouvrit les yeux et sentit le contact des gouttes glacées qui le percutaient et coulaient le long de sa nuque. C'était un vrai déluge. Sa tête reposait dans une flaque qui avait dû se former au cours de la nuit. Il essaya péniblement de se lever. Il chercha son téléphone portable, et s'aperçut que celui-ci était devenu inutilisable en raison de l'humidité environnante dans laquelle il avait séjourné. Il chercha alors son portefeuille, pour se rendre compte qu'il ne l'avait pas sur lui. Daniel joignit ses mains l'une contre l'autre et ferma les yeux pour réfléchir.

Il était rentré chez lui, et était maintenant seul avec Sarah. Derrière elle se trouvait son portefeuille qu'il croyait avoir perdu. Il l'avait tout simplement laissé à la maison ce jour-là. Il se sentait flottant, et lorsque Sarah le frôla, il frémit. Il la prit doucement dans ses bras, en ressentant un plaisir infini en chacun des atomes de son corps.

Daniel voguait avec Sarah en parfaite communion avec elle. Ils étaient enveloppés d'une brume romantique les isolant du reste du monde. Les contraintes matérielles avaient disparu, et ils accédaient ensemble à un univers plus élaboré, plus éthéré, plus sensoriel. Ils n'étaient que microcosme dans le vaste monde, mais le monde leur appartenait.

Il regarda Sarah, elle était vraiment belle, et il pensa alors à la photo d'identité qu'il avait montrée aux autres clients de la boîte. Bizarre, il avait la photo d'identité sur lui, c'est donc qu'il avait également son portefeuille. D'ailleurs il avait payé beaucoup de choses cette nuit-là. Alors qu'est-ce qui expliquait cette présence sur cette table, chez lui? Quelque chose n'allait pas. Il regarda à nouveau Sarah. Ses yeux étaient très brillants. Non, quelque chose n'allait pas. Il inspira profondément. À ce moment, une sensation extrêmement bizarre traversa la tête de Daniel; il perçut la résonance d'un rire intérieur, un rire diabolique, moqueur. Il sentit un vent glacial entrer dans sa gorge.

Il leva les yeux, il était à nouveau allongé dans la flaque d'eau, sous la pluie. Il essaya à nouveau de se lever. Mais cette fois, il ne parvenait pas à bouger, il était complètement immobilisé. Pourtant il respirait normalement. Il sentait progressivement le battement de son coeur accélérer, puis revenir à un rythme plus lent, puis accélérer à nouveau, à une cadence plus intense que le pic précédent. Mais il ne pouvait rien y faire. Il assistait, impuissant, à la montée inexorable de son rythme cardiaque. La fréquence des pulsations devint difficilement supportable, puis intolérable. Lorsque la douleur atteint son paroxysme, Daniel ressentit une déflagration jaillir de son coeur, et l'onde se propagea à tout son corps. Il eut un spasme. L'adolescent songea à un éventuel arrêt cardiaque, alors qu'il était parfaitement conscient. Que dirait ses amis, s'il venait à mourir maintenant? Que diraient sa famille, ses connaissances? Toutes ces personnes, qu'il connaissaient bien, lui semblaient pour le moment hors d'atteinte. Soudain il se rendit compte qu'il pouvait se mouvoir à nouveau. Il porta sa main à son coeur, tout semblait normal. Il se leva.

Son téléphone était toujours hors d'usage, et sa montre, légèrement rayée, indiquait cinq heures trente. Il chercha son portefeuille, sans le trouver. C'est ça; afin de retrouver Sarah, il avait récupéré sa photo dans son portefeuille, et, en la montrant, l'avait machinalement posé sur un canapé. Il était impensable que personne ne l'ait vu. Cependant, la personne l'ayant trouvé était-elle honnête et prête à lui rendre? Dans ce monde, dans ce genre de frénésie nocturne, c'était difficilement envisageable. Daniel essaya de faire le point. Il avait donc perdu son argent, diverses cartes de fidélité, et surtout ses

papiers. L'adolescent fut envahi par l'impression d'avoir perdu son *identité*. Sarah également s'était volatilisée. Son absence le hantait. Daniel se dit qu'il devait avant tout rentrer chez lui. Il réalisa alors qu'il n'avait plus ses clefs, qui se trouvaient également dans son portefeuille. Il devait prévenir ses parents que des inconnus détenait ses clefs, et son adresse. Il regarda autour de lui, il était dans une sorte de clairière. Il suivit un sentier et se retrouva bientôt face à la discothèque ; celle-ci était fermée, et il n'y avait personne aux alentours. Un néon éteint indiquait le nom de l'endroit, le Phénix. Pour couronner le tout, l'effet des produits qu'il avait pris n'avait pas disparu.

Daniel se sentait fiévreux et désespéré. Si seulement Victor était là. Il avait lu dans le journal quelques faits divers concernant des toxicomanes s'étant retrouvés complètement démunis face à la société, mais il s'agissait de l'issue tragique d'épisodes s'étendant sur plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Se pouvait-il que ce jour-là il fût en une soirée devenu l'un d'entre eux ? À cet instant il n'en recueillait aucun ressentiment, mais il anticipait cruellement que ce qu'il vivait en ce moment allait être catastrophique pour son avenir. Il présageait en même temps du pire pour Sarah. Où était-elle ? Comment était-elle rentrée ? Pourquoi l'avait-il abandonnée ? Pourquoi était-il dans cet état à présent ? Sorry Angel, sorry so... Cette ignorance, cette incertitude, submergeait l'adolescent qui en éprouvait une détresse incommensurable. Daniel se demanda s'il ne s'agissait pas d'un mauvais rêve, et procéda à ses *reality checks* familiers, pour conclure avec résignation que ce n'était pas le cas.

(février 2009)

Abdelkrim

- sensations solaires -

Abdelkrim regardait Jade, qui suivait des yeux la vendeuse de chichis beignets chouchous déclamant à haute voix la liste des qualités de ses produits.

« Un chichi ? » lui demanda-t-il.

Jade le regarda d'un air étrange.

« Ça va bien ? interrogea Abdelkrim. Tu as l'air un peu désespérée.

– C'est pas le genre de la maison de vivre opprimée et désespérée, sourit Jade.

– Dommage qu'elle ait pas d'eskimos. » dit Amina.

Abdelkrim jeta un regard chargé de reproches à Amina.

« Ça va, un eskimo, une fois, dit-elle.

– C'est vrai, dit Jade. Il te rendent taré, dans ton club.

– Ça n'a rien à voir avec le club, rétorqua Abdelkrim. Mais la discipline c'est la discipline. On a conclu un accord, et tu le sais très bien, Amina. »

Un jeune homme muni d'un appareil photo marchait au bord de l'eau. Il s'arrêta près d'un groupe de trois enfants d'une dizaine d'années qui construisaient un château de sable.

« Ca va les loulous ? » leur demanda-t-il. « Hé, vous voulez que je vous prenne en photo ? Ca vous fera un super souvenir ! »

Le photographe, la vingtaine, avait une casquette, des lunettes de soleil, et un sourire éclatant. Son appareil photo comportait un objectif impressionnant, et sa chemisette était ornée d'un badge avec sa photo d'identité. En somme, il avait toutes les spécificités de l'homme *accrédité*. Il s'adressait à l'un des enfants.

« On t'a jamais proposé d'être top-model ? lui disait-il. Tu pourrais faire une super carrière ! Tu vois ? T'as juste à défiler devant les flashes, et en plus t'auras plein de minettes ! Allez vous savez quoi, mettez-vous à côté du château et là je vous fais une photo, je sens que ça va être la meilleure de la journée ! »

« Tu me remets de l'huile ? » demanda Amina.

L'"huile" était une sorte de graisse à traire facilitant le bronzage, qu'Amina avait transvasée de son flacon original vers une fiole en verre fumé. Le résultat revêtait une certaine allure.

« Alors, ce casting ? demanda Jade.

– Hé bien, j'ai été franc, en accord avec mes principes. J'ai dit, "Je m'appelle Abdelkrim Amara, j'ai 19 ans, je suis étudiant en droit. Ma principale passion est la boxe thaïlandaise. Plus précisément, si voulez tout savoir, mon travail de

prédilection au cours des entraînements est focalisé sur la bascule du bassin nécessaire à porter de bons *kicks* ainsi que la connexion des hanches aux muscles abdominaux. À cela s'ajoute une pratique régulière de la natation et d'exercices de respiration dérivés d'un type de yoga appelé kundalinî-yoga. Je couple certains de ces exercices de respiration à des contractions variant en durée et en intensité du muscle anapubococcygéen. Vous imaginez, à juste titre, que cet entraînement régulier exige une grande rigueur et des sacrifices non négligeables, notamment en raison du temps que j'y consacre, mais cet investissement conjugué à celui de ma compagne Amina qui pratique une routine similaire avec une extrême constance nous permet d'accéder ensemble à des plaisirs, disons, électriques, tout à fait appréciables." La fille me fixait sans dire un mot, comme si j'étais un alien.

– Ben oui, soupira Jade, c'est pas vraiment le genre de choses qu'on dit à un casting. Enfin nous on te connaît, mais pour quelqu'un qui te voit pour la première fois, ça peut surprendre.

– Certes, la banalité surprend rarement, naturellement sans vouloir t'offenser Jade. Mais comme tu le sais il ne m'importe aucunement de conférer à ces individus un ersatz de science concernant ma personne, bien au contraire. Et cela de la manière la plus tranquille qui soit. » Il parlait tout en agitant les mains. « Je ne tolérerais pas de participer à une oeuvre pour laquelle un recruteur à mentalité étriquée éliminerait les personnalités qui sortent de leur ordinaire.

– Hé, ne t'arrête pas, dit Amina.

– C'est tes chevilles qui sortent de leur ordinaire, dit Jade tout en baillant.

– Bref elle a fini par me demander d'un ton totalement stéréotypé ce qui m'avait motivé pour participer au casting. Là j'ai pris une profonde inspiration, j'étais prêt à sortir le grand jeu. Et puis j'ai compris ce que je voyais dans le regard de la fille. Vous savez, c'est incroyable tout ce qu'on peut communiquer par le regard. Les yeux sont comme des phares qui projettent les bas-fonds de ton âme. » Jade écoutait plus attentivement. « C'était de l'envie que je voyais. Une envie réprimée, indicible. Elle était complètement subjuguée, car contrairement à elle, j'étais en mesure...

– Pitié, interrompit Jade.

– Mais attends, laisse-moi expliquer. On dit le savoir est une arme, le savoir est une arme, mais c'est n'importe quoi. Tout le monde sait, personne ne fait. C'est la pratique qui est une arme. Vraiment. Et justement, elle avait compris que j'avais dépassé le stade de la connaissance, qui en réalité ne sert à rien, et atteint celui de l'expérience, organique, en osmose avec ma nature. Enfin j'imagine qu'elle n'a pas encore réalisé tout ça, seulement vaguement perçu.

– Je sais, dit Jade, mais mes plaisirs électriques et tout ça je les garde pour moi, tu vois ?

– Tu sais... tu crois savoir. Non, je plaisante, naturellement.

– Ab, tu vois pas que tu la saoules ? dit Amina. Le silence est d'or, comme on dit.

– Le silence est l'apanage des morts, mon amie. »

Un ballon de beach volley avait atterri près du groupe. Abdelkrim quitta les reins d'Amina et lança le ballon aux joueurs. Il reçut quelques "merci" en retour.

« Ils sont heureux car je leur ai rendu service, dit Abdelkrim. De même mon corps est heureux car je lui rends service par l'intermédiaire du sport et de l'hygiène. Il exprime sa satisfaction en stimulant le circuit de récompense de mon cerveau. » Il fit une pause. « À propos de circuit, j'aimerais vraiment courir le marathon de New York dans quelques années. D'une part, c'est à New York, d'autre part l'expérience de l'ivresse du trentième kilomètre exerce sur moi une certaine attraction. Et puis, un grand avocat qui fait le marathon de New York, n'est-ce pas la classe ? Je me réjouis par avance. En fait c'est simple, je construis mentalement mon avenir, puis je le vis. Je crois que j'ai toujours fait comme ça. »

(septembre 2009)

Finding Murakami

"You know, Saïd, Tantra teaches that when a man has his pinky in the anus of a woman, his ring finger and middle finger in her *yonis*, and his thumb on her clitoris, "he is holding one of the mysteries of the universe in his hand." Isham was wondering why Mr Lee was telling him that while accompanying him toward Jenna's room. Mr Lee... Isham was smiling internally. The whole chain of events who had led him here, where he was now, was so complex, so subtle. And today, he could say the operation was a complete success. The infiltration had been a long, difficult process, but eventually he had located Mr Lee, and, as Saïd, gained his confidence and an invaluable amount of intelligence detailing the fine structure of the organization. During all these years, he hadn't lost his primary objective from sight: find Jenna. "These three girls are in fact a unique person; her name is Jenna. She is what I offer to my closest collaborators, and they are never disappointed." Mr Lee had told. Sure enough, Mr Lee was the best when it came to give a special treatment to his business partners. It was at that moment that Isham had understood that after so many years, his mission had come to an end. When he would be back in the agency he would be recognized as no less than the best undercover in the world. A unique distinction, that only the inner circle would know about and discreetly praise.

Back to business. His ultimate task was to rescue Jenna. The strategy was simple. Everyone in the place trusted him, it would be easy to escape the island with her. Or rather, with them. The day before, he had prepared the chopper, it was ready to take off. The guard opened the door. "I wish you a very good evening, Saïd." said Mr Lee with a smooth smile. Isham entered the room.

In front of him were standing the three most beautiful girls he had ever seen in his whole life. They were staring at him. After a few seconds Isham was convinced it was the same girl located at different places at the same time. It was certainly strange. Jenna had a lewd, lascive look. Isham was drowning in her eyes. Her eyes, they were instilling something in his mind, but what exactly? Hard to say. Uncertainty. Doubt. What was he doing there? What was the purpose of rescuing these girls? What was the purpose of all this operation? All these years, more than ten years, he had built a network, a castle, and he was about to destroy it, in order to accomplish his mission. What was the purpose of his life? To satisfy a bunch of bureaucrats? He could see in Jenna's eyes that anyway he would never be able to convince her to leave the island. It was too late. It had always been too late. Jenna was walking toward him, and he was beginning to realize it was too late for himself too.

Like one can see the stars slowly aligning along the cinematic ballet of the clouds on a sunny day, Isham was seeing God in Jenna's eyes. Freedom. He would not leave Mr Lee. It was the opposite, it was time to say goodbye farewell to the headquarter. He was seeing how his fake, calculated friendships would instantaneously turn into solid, sincere ones, just because he had decided so. He belonged to the dark world, at present. But after all, it wasn't that different, light worlds and dark worlds mutually feed each other, just like daytime and nightlife do. If Mr Lee knew about the little storm which was taking place inside Isham's head he probably would have one of those smiles.

And it hit him. Tantra. The mysteries of the universe. The smile. Mr Lee had always known. He had such a knowledge of mankind, his desires, his attitudes, his agendas, his deceptive powers. Mr Lee had understood from the very beginning, he had played with him like with a toy. Mr Lee had everything he wanted. If life was a labyrinth he had managed to find a vortex leading to heaven. Hmmm. And now they were going to carry on the business together, and no one would say a word about it. Or could he openly disclose his true identity? It wasn't really an option, confessing would certainly lead to death. In the end, it was so delightfully funny. Isham was now in a joyful mindset, where nothing matters but to enjoy *here and now*. He smiled to Jenna.

Inspector Anthony Metcalfe was living a terrible day. First he had problems with his wife and his son, then his patrol car had been damaged during the night, probably by a group of drunk teens, and now he was sitting at his desk with this woman in front of him. And what he had to announce wasn't easy to say. He turned the spoon several times in his coffee.

"Misses Larsson, our investigations indicate that your daughters are still alive, and in good physical health. One of our agents located them. However..."

Ilke Larsson's eyes got slightly wider.

"Misses Larsson, I want you to listen carefully, because the news I'm about to tell you are not good. Not good at all. It was a difficult decision for us to take to have you here today. But we owe you the truth. Are you sure you want to hear it?"

Ilke Larsson approved slowly.

"You have been the victim of an extremely powerful criminal organization, who had prepared the kidnapping with an extreme accuracy. We found out that they had infiltrated dozens of other hospitals, and that they had been looking for triplet girls during at least six months. The day they got your echography you became their target, just because they knew you would have triplets."

"Your daughters are not in the country anymore. Some of our contacts have traced them on an island located in the Pacific Ocean, near the Australian coast. The whole place is owned and controlled by the local mafia, and, I'm afraid to say, so are your daughters. It will be immensely difficult to recuperate them. And even if we succeed, you wouldn't recognize them. They are seven now. They don't talk a word of English. They have received a very specific

education, oriented towards..."

Metcalf emptied his mug in one shot. He looked at Ilke Larsson in the eyes; she seemed to know what he was going to say.

"I understand, she said. There were tears in her voice."

"This kind of education is, unfortunately, almost irreversible. If you were to face your daughters tomorrow, you wouldn't be able to communicate together. They wouldn't recognize you either. In fact, they probably don't remember you at all."

"So, what do you... what do you intend to do?"

"As I said, we have a chance to get your daughters back. All I can promise you is that we're going to send one of our best agents to handle the case. He is very talented and will conduct this investigation with great efficiency. You know Misses Larsson, you have nothing to be ashamed of, nothing to be blamed for. The world is a big jigsaw and things should come back in order."

A pause. "Do you believe in a cosmic order, Misses Larsson?"

"I... I do. Yes, I do." answered Ilke Larsson.

"If it's the case, please be patient, and don't give up. There is still hope."

(October 2009)

